L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 13 OCTOBRE 1882. 56me Année.

Defosse, Dennet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI 13 OCTOBRE.

VENTES A L'ENCAN.

Par H. Stern & Co, dans leurs salle d'encan No 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Par D. E. Morphy, encanteur, sur la Levée, au pied de la rue Julie—Blé.

☞ **Attention.**—Les amateurs en propriétés foncières en quête de bonnes affaires sont prévenus que la vente annoncée par l'entremise de Jas. F. Guinault, encanteur, pour demain, samedi, 14 octobre 1882, du magasin rue Orléans, No 175, face au marché Trémé, et de la résidence sur la Grande Route St Jean, aura lieu sans aucune limite quelconque, de profiter de l'occasion offerte, attendu que c'est par suite de gêne que le propriétaire actuel a eu défait.

Il sera vendu le même jour, par le même encanteur, pour le compte des héritiers DE ARMAS, une grande liste de propriétés admirablement situées, vendues aussi sans réserve, dans le but d'effectuer un partage entre les héritiers.

Pour plus de détails, se référer aux annonces.

Blé ! Blé ! Blé !—Voir l'annonce d'encan de D. E. Morphy.

Une exposition de coton à la Nouvelle-Orléans.

On se rappelle l'immense succès obtenu par la grande Exposition Universelle d'Atlanta. Tous les planteurs cotonniers du sud-est et du sud-ouest, tous les industriels de l'Est et du Nord, et, en particulier, tous les filateurs et fabricants de cotonnades, les représentants de la Presse des deux sections de l'Union, une foule de notabilités de la politique, les membres mêmes du gouvernement, s'y donnèrent rendez-vous. A un moment donné, cette Exposition prit les proportions d'un grand évènement national, et il s'en fallut de bien peu que les fêtes du Centenaire de Yorktown ne fussent moins solennelles, tant l'évènement avait excité l'enthousiasme général. A cette Exposition du premier, du plus utile des textiles cultivés dans le Sud, vint s'ajouter une autre Exposition qui ne le cédait guère à la première en importance, celle des machines de toute sorte, qui, au Sud comme au Nord, étaient employées dans la grande industrie cotonnière, à tous les degrés.

Les commerçants, les spéculateurs du Nord se rapprochèrent des planteurs, des fermiers du Sud. La Géorgie sur tout tira un grand profit de cet immense mouvement qui avait lieu dans son sein ; on apprit à mieux connaître ces habitants ; il se noua avec eux des relations d'affaires et d'amitié qui attirèrent chez elle des capitaux qui, sans cet évènement, n'y seraient probablement jamais venus.

Ce fut, pour cet Etat, l'occasion d'une véritable transformation.

Aujourd'hui, il est question, pour la Nouvelle-Orléans, d'une Exposition de ce genre. L'idée, assurément, est fort heureuse ; il faut qu'elle fasse son chemin dans les esprits. Il est à désirer que la Presse de notre Métropole s'en empare, la discute, la traite, la mûrisse et la rende populaire parmi nous.

L'occasion est favorable ; nous sommes à la veille de la réunion de la Convention de l'association des planteurs de coton. Cette fois, leur grand meeting annuel a lieu à Little Rock, le 16, et les séances doivent se prolonger jusqu'au 21.

C'est toujours un évènement important que la Convention de cette association. On y voit réunis les planteurs de toutes les régions du Sud ; il s'y traite des questions graves, et elle produit invariablement un mouvement sérieux dans le centre de la population où elle s'est donné rendez-vous.

Il nous semble qu'il est grand temps pour la Nouvelle-Orléans de demander la convocation de cette association dans son sein. Pourquoi ne le lui accorderait-on pas ? N'est-elle pas, en réalité, la capitale de la région cotonnière ? N'est-ce pas par son port que passe une grande partie du coton qui s'expédie, soit au Nord, soit à l'étranger ? Où connaît-on mieux que chez nous les besoins de ce vaste commerce ? Est-ce que les membres de notre Bourse au coton n'exercent pas sans cesse une grande influence sur les délibérations de la Bourse nationale ? Souvent même un de ses membres n'est-il pas appelé à la présider ? Que si la Louisiane, notre ville, en particulier, demande la convocation des planteurs parmi nous, et fasse les démarches nécessaires pour l'obtenir, il n'est pas douteux qu'elle y réussisse ; mais pour atteindre ce but, il faut qu'elle envoie à la Convention de Little Rock une délégation nombreuse, composée d'hommes de grande valeur, dont la parole puisse peser sur les délibérations de cette assemblée.

Il faut rendre cette justice au *Democrat*, qui fait souvent preuve d'initiative ; quand il s'est agi d'une première Exposition universelle du coton, c'est lui, croyons-nous, qui, le premier, demanda avec insistance que l'on fît choix de la Nouvelle-Orléans pour siège de cette Exposition.

L'idée n'eut pas de succès alors. On connaît notre population—négligente, apathique, s'éprenant difficilement des idées nouvelles, désirant bien progresser, mais ne se donnant pas toujours la peine, le mouvement nécessaire pour réussir.

C'est Atlanta qui a su profiter de l'occasion que la métropole du Sud avait laissé échapper. Il s'en présente aujourd'hui une autre tout aussi favorable.

Ne la laissons pas échapper. Envoyons à Little Rock une puissante délégation, capable d'agir sur l'esprit des planteurs réunis en Convention ; que cette délégation plaide chaleureusement devant eux la cause de notre ville ; qu'elle annonce notre ferme résolution d'ouvrir, à l'occasion, une Exposition universelle du coton. Pourquoi ne la fixerions-nous pas à cette époque de l'année où nos théâtres, nos fêtes publiques, nos brillantes processions de jour et de nuit attirent tant d'étrangers, jettent tant de mouvement dans nos rues, tant d'activité dans notre commerce, tant d'éclat sur notre ville ? Quelle magnifique occasion pour nous de nous faire connaître, apprécier, estimer à notre juste valeur, aimer comme nous le méritons, et de faire enfin de notre centre ce qu'il devrait être depuis longtemps, le rendez-vous des honnêtes gens et des hommes riches de l'Union, pendant les mois de l'hiver !

Encore une fois, qu'avons-nous à faire pour obtenir ici la convention des planteurs et une magnifique exposition qui attirerait parmi nous, l'automne ou l'hiver prochain, l'élite de la société du Sud et du Nord ? envoyer une délégation choisie à Little Rock, engager les planteurs, les fermiers de notre Etat qui ne peuvent que profiter de la réalisation d'un pareil projet à se rendre à Little Rock, à assister en masse aux réunions, à contribuer efficacement au succès de l'entreprise. Ah ! si l'on se doutait de ce que nous pouvons gagner à la réalisation de cette idée, comme en entreprait vite et ardemment en campagne ; avec quel zèle on se mettrait immédiatement à l'œuvre !

L'honorable ERNEST MILTENBERGER ayant refusé de se laisser porter candidat aux fonctions qu'il a si dignement remplies, il s'agira, bientôt, de lui trouver un successeur qui offre les mêmes garanties que lui — un successeur qui, comme lui, soit connu des citoyens du deuxième et du troisième districts, jouisse de leur confiance et demeure parmi eux ; parle et écrive, avec une égale facilité, le français, qui est la langue d'une grande majorité d'entre eux, et l'anglais, qui est la langue du pays ; soit impartial dans l'exécution des lois et des ordonnances ; ne craigne pas de protéger les habitants contre les violences de personnages dont ils garderont longtemps l'humiliant souvenir.

La délégation de l'Ohio, à la Chambre nationale actuelle, est de 21 membres, dont 16 républicains et 5 démocrates.

Après le 4 mars prochain, elle y sera de 16 démocrates et de 5 républicains, malgré les précautions inouïes que les radicaux de la dernière Législature avaient prises en vue de la lutte qui vient de se terminer si désastreusement pour eux, malgré une habile et peu scrupuleuse distribution de leurs majorités dans les districts où il était nécessaire d'écraser les majorités de leurs concurrents.

L'histoire du vaste "Buckeye State" n'offre pas un pareil exemple de révolution, et nous ne croyons pas qu'on en ait jamais vu de semblable dans le pays.

Le triomphe des candidats conservateurs aux autres postes est encore plus éclatant, mais il n'a pas l'importance de celui des *congressmen*. Disons, néanmoins, qu'il a été un coup de foudre pour les chefs républicains de Washington, et au sujet de profond étonnement pour leurs adversaires.

C'est que ni les uns ni les autres n'avaient une idée exacte de l'état des esprits ; de l'indignation qu'ont soulevée, dans l'Union entière, la corruption des agents d'élections du gouvernement ; la scandaleuse immixion du président des Etats-Unis à l'occasion du choix de M. Folger, à New York ; l'inqualifiable conduite des harangueurs républicains, qui, chargés de parcourir l'Ohio, vantaient, dans les villes, les bienfaits de la bière, des boissons alcooliques, et, dans les campagnes, tonnaient contre l'intempérance—suivant ainsi l'exemple de leurs amis, grands défenseurs du tarif pour eux, ennemis acharnés du même tarif si d'autres en réclament le bénéfice, pleins d'amour pour le fer de la Pennsylvanie et les fabriques de l'Est, ardents de tuer, au plus vite, l'industrie sucrière de la Louisiane.

Mais le peuple du "Buckeye State," si patient, si longtemps endormi, s'est enfin réveillé, et on ne saurait lui reprocher d'avoir manqué d'énergie dans cette circonstance.

Il ne tardera pas à avoir des imitateurs.

New-York, où la colère des citoyens contre M. Arthur n'a pas de bornes ; la Pennsylvanie, où M. Cameron attend son arrêt de mort politique—achèveront le parti qui nous provoque, nous inquiète, depuis vingt ans, et, à moins d'horribles maladresses des conservateurs d'ici à l'élection présidentielle, le successeur de l'ancien "collector" de la douane de la cité impériale sera un démocrate, à moins, encore, qu'on ne lui escamote son fauteuil comme les radicaux l'ont escamoté à M. Tilden, et que le pays ne s'y soumette dans le prétendu intérêt des financiers du commerce, mais au préjudice incalculable et en violation d'un grand principe.

Nous sommes priés de signaler aux autorités les attaques continuelles dont sont victimes, de la part de certains perturbateurs, une dame et sa fille, qui habitent, seules, une maison de la rue Columbus, entre Roman et Prieur.

Elles se sont, plusieurs fois, adressées à qui de droit, mais leurs plaintes n'ont pas eu de résultat.

THEATRE ST-CHARLES.—Après-demain dimanche ouverture de la saison 1882-83. Le nouveau rideau se lèvera sur un ouvrage également nouveau, *Joe Thatcher's Revenge*—le meilleur qu'ait encore écrit M. John Habberton. C'est M. Joseph F. Wheelock qui en créera le personnage principal, personnage avec lequel il s'est identifié et qu'il interprète avec beaucoup de puissance.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.— Ce soir, la *Périchole*, la partition toujours fraîche d'Offenbach, avec Mlle Jeannie Winston dans le rôle principal, et le même ouvrage sera répété demain à la Matinée et à la représentation du soir.

Dimanche, 1ère représentation de *Strictly Business*, pièce nouvelle, et l'un des plus grands succès de ce comédien, si plein de ressources, M. C. B. Bishop.

Cirque Forepaugh.—Nous touchons aux dernières représentations de ce Cirque, et c'est vraiment dommage. En effet, M. Forepaugh qui sait que sa réputation l'oblige, nous a mené cette année un personnel plus brillant que jamais. Tous ses exécutants sont de première force et nous remarquons une rare variété dans son programme. Les tours auxquels on assiste là sont non seulement réussis à merveille, mais encore la plupart d'entr'eux sont nouveaux. La foule s'est régulièrement pressée à ces matinées et à ces soirées ; qu'il en soit ainsi jusqu'à la dernière heure afin que M. Forepaugh nous revienne plus vite !

On nous prie d'annoncer que M. Forepaugh a invité tous les *news boys* à assister à la représentation de ce soir. Il y aura donc spectacle aussi bien à l'amphithéâtre que dans l'arène. Il est bien que ces braves petits travailleurs soient de temps en temps aussi sur le *free list*.

Nouveau recueil.—Nos remerciments à M. L. N. Fouché qui nous a adressé une fort intéressante compilation qu'il vient de publier sous ce titre : "Nouveau Recueil de pensées, opinions, sentences et maximes de différents écrivains, philosophes, orateurs, anciens et contemporains." Tout cela est fort bien choisi, habilement groupé, d'une lecture facile et agréable. La brochure, in-18 de 144 pages, est fort élégante, d'un joli travail typographique dont nous félicitons M. Capo, l'imprimeur 113 rue Royale.

Le marché foisonne de préparations pour les cheveux, quelques unes bonnes, la plupart n'ayant aucune valeur. R. P. Hall & Co. de Nashua, N. H., abriquent et vendent un article d'un mérite réel, dont l'annonce parait dans l'*Express* depuis un an, et nous sous sommes donné la peine de nous informer si le public en était satisfait. Un pharmacien nous apprend qu'il a vendu plus de douze du **Renewer** que de toutes les autres préparations pour les cheveux réunies. Quand on s'en sert une fois, rarement on en veut plus d'autre. Ce ne sont pas seulement les jeunes personnes et les jeunes gens qui l'achètent pour conserver à leurs cheveux leur lustre et leur souplesse ; ce sont aussi des personnes plus âgées qui s'en servent avec succès pour se débarrasser la tête des pellicules, conserver et accroître leur chevelure et lui rendre sa couleur naturelle. Un autre pharmacien dit qu'il vend trois et quatre fois autant de la préparation de Hall que de toutes les autres.—*Hampshire Express, Amherst, Mass.*

MORT D'EUGÈNE MOMAS.

C'est M. Defosses qui nous en transmet la nouvelle lamentable. Notre public se rappelle cette belle tête qu'il saluait si chaleureusement de ses bravos au retour de chaque saison théâtrale. Les cheveux d'un blanc de neige, d'un blanc lumineux, les cheveux disaient soixante ans ; mais le visage, aux couleurs juvéniles, mais cet œil du noir le plus vigoureux, que la nature semblait avoir fait petit comme pour y mieux concentrer le rayon du soleil méridional qui s'y était fixé, cet œil disait quarante ans. Et puis quand on voyait le maître à l'œuvre, animer de son regard plus allumé les musiciens qu'il guidait ; lorsqu'avec son enthousiasme naïf, sa fougue provençale, il les menait à l'assaut des redoutes musicales, on lui aurait donné vingt-cinq ans.

Eugène Momas qui, au début de sa carrière, s'était fait remarquer par une voix de ténor d'une vaste étendue et d'une superbe qualité, était devenu l'un des grands chefs-d'orchestre que l'on citait en France.

Je me rappelle une lettre que m'adressait M. Halanzier, et dans laquelle il me disait que son premier choix pour l'Opéra de Paris—dont il venait de prendre la direction—avait été Momas. Mais les influences parisiennes étaient intervenues, les critiques autorisés avaient ouvert une véritable guerre de succession, et demandaient impérieusement qu'on n'allât pas une fois de plus chercher en province le sujet le plus important peut-être du premier théâtre de Paris et du monde. Dispute de clocher.

M. Halanzier céda mais non sans en témoigner son regret à son pensionnaire favori, à son vieil ami. C'est ainsi qu'à M. Deldevez échut le Bâton de George Hainl, bâton qu'il ne conserva, d'ailleurs, que peu de temps.

Le public ne se rend pas un compte bien exact du long et difficile labeur d'un chef-d'orchestre. Il ignore par quelles redoutables études il faut passer avant de mettre à la scène les partitions telles qu'on les écrit aujourd'hui. On ne sait pas quelles leçons le maestro est souvent obligé de donner à ceux même que la foule croit des virtuoses ; juges de la tâche, quand les exécutants sont en sous-ordre de ceux-là. Nulle responsabilité n'est plus lourde ; nul emploi n'exige plus de qualités diverses. Momas, à vrai dire, les possédait toutes ; science, goût, expérience, puissance de commandement, rapidité de coup-d'œil, élan entraînant, oreille d'une finesse achevée, instinct des mouvements, mémoire vaste, connaissance parfaite du répertoire. Personne mieux que lui ne maîtrisait un égarement de chanteurs ou d'instrumentiste. Là il y avait de l'éclair dans son archet.

Et cependant pour le chef d'orchestre aussi, pour le chef d'orchestre surtout, l'herbe folle pousse sur les champs du passé, sur le souvenir... Mort, il ne reste rien de lui, rien qu'un nom répété quelque temps, et puis le silence, et puis l'oubli...

Momas avait conduit les orchestres les plus cités de la France—sans en excepter Paris où il monta *Paul et Virginie*, de Victor Massé ; ceux de la Belgique, de la Hollande, et partout il laissa son empreinte profonde. Il succédait ici, entr'autres, à un passé maître en ce grand art, à Eugène Prévost—qu'il vénérait d'ailleurs—et le successeur se montra mille fois digne de l'héritage qu'il recueillait ainsi.

Il était de ceux qu'on juge d'un coup-d'œil, et partout où il a passé, partout, dès les premières mesures, on reconnaissait qu'on avait affaire à un musicien du plus grand ordre, et à un tempérament, une organisation maîtresse.

Je n'ai pas appris la cause qui a amené cette triste mort d'un artiste, d'un homme avec lequel j'ai eu la bonne fortune d'entretenir de charmantes et trop courtes relations ; dont j'ai pu apprécier le caractère et le talent placés au même niveau ; je ne puis non plus dire à quelle date est arrivé ce malheur. Les détails nous en viendront bientôt sans doute, et je m'empresserai de les communiquer aux lecteurs de l'*Abeille* qui aimaient à coup sûr Eugène Momas, car le connaître c'était l'aimer.

Dans ces lignes écrites à la hâte, j'oubliais de noter un trait fort accentué de son caractère franc, ouvert. Il se faisait l'esclave du répertoire qu'on lui confiait, sans jamais compter les heures de travail et le menant à grandes guides ; et toujours, au milieu des plaintes que pouvait faire entendre un orchestre parfois surmené, je l'avoue, il demeurait l'ami fidèle, l'ami dévoué de l'Administration, chose rare, bien rare au théâtre.

Il s'était épris de notre ville où il s'était créé de véritables amitiés, et la dernière fois que je lui pressai les mains, que je l'embrassai en lui disant adieu, il me répondit avec sa chaleur de Marseillais, et le regard mouillé : "Non pas adieu, sacrebleu ! mais au revoir. Au revoir....."

Aujourd'hui je lui renouvelle cet adieu ; adieu définitif, cette fois..... que j'envoie par delà les mers à l'ami perdu, avec mes stériles condoléances à cette veuve, à ces enfants qui le pleurent là-bas. Larmes pieuses et bien méritées ! car Eugène Momas était l'homme de famille par excellence. Sous ses violences apparentes il y avait des tendresses naïves, enfantines, infinies, des tendresses de femme. Ceux-là sont les meilleurs, dit-on.... Il vivait pour les siens et par les siens. Que ceux-là vivent donc dans la tristesse, mais aussi dans la fierté de son souvenir.

L. PLACIDE CANONGE.

M. le général Boulanger, directeur de l'infanterie au ministère de la guerre, en France, adresse la circulaire suivante aux préfets au sujet de la création projetée de nouvelles écoles d'enfants de troupe ;

Monsieur le préfet,

Je fais étudier, en ce moment, la question de la création de nouvelles écoles d'enfants de troupe, dont l'organisation serait analogue à celle instituée par décret du 21 avril 1875 et qui est établie actuellement à Rambouillet.

Ces nouvelles écoles, au nombre de quatre ou cinq, seraient réparties sur différents points de territoire : chacune d'elles comporterait un effectif de 400 à 300 élèves environ.

Le choix des villes désignées à recevoir, s'il y a lieu, les nouvelles écoles sera déterminé principalement d'après les facilités qu'elles pourront présenter au point de vue du casernement.

J'ai l'honneur de vous prier, en conséquence, de vouloir bien me faire connaître, sous le timbre de la présente dépêche :

1° Les communes de votre département qui possèdent des immeubles susceptibles d'être utilisés pour l'installation d'une école d'enfants de troupe ;

2° Celles de ces communes qui seraient disposées à mettre gratuitement ces immeubles à la disposition du département de la guerre ;

3° Les communes qui, n'ayant pas d'immeubles disponibles, consentiraient à prendre à leur charge, en totalité ou en partie, la construction des bâtiments nécessaires à l'installation d'une école d'enfants de troupe.

Pour le ministre et par son ordre :
Le général directeur
Général BOULANGER.

Jardin de Wenger—rue Bourbon 11 à 13—Concerts tous les soirs exécutés par un orchestre de dames.

L'Angleterre et l'Europe.

La presse européenne discute, tant soit peu à perte de vue, les éventualités de l'intervention anglaise en Egypte. Certains journaux montrent une défiance absolue à l'égard du cabinet Gladstone ; certains autres se signalent par un excès de louanges à l'endroit de la générosité et du désintéressement qu'ils supposent au ministère britannique.

Nous nous permettrons d'apporter dans l'appréciation de la politique anglaise un peu de ce sang-froid qui, nous ne le savons que trop, ne plaît pas aux politiciens passionnés, mais qui nous préserve, nous et nos lecteurs, des surprises et des déceptions.

En nous plaçant à ce point de vue, nous n'hésitons pas à exprimer notre conviction que l'Angleterre sera très modérée, moins par tempérament que par nécessité : ses intérêts lui en font un devoir. Le monde civilisé est très reconnaissant à cette puissance d'avoir dispersé en si peu de temps l'armée révoltée de l'Egypte ; mais il n'est pas disposé à oublier, à cause de ce service, les droits et les traités auxquels se rattache l'existence de l'Egypte. Personne ne prétend que sans l'Angleterre l'ordre n'aurait pu être rétabli en Egypte : cette puissance s'en est chargée de sa propre autorité, sans mandat et un peu contre le gré des ayant droit. Il s'ensuit que l'Angleterre ne saurait tirer de son intervention un titre à la prédominance, ou, comme on l'appelle, au protectorat de l'Egypte. La situation, qu'on nous permette de la dire, est, au point de vue du droit des gens, passablement fausse. La rébellion en Egypte a été une calamité pour ce pays et pour tout le monde. Mais, en somme, l'Egypte est pour l'Angleterre un pays étranger, où il ne lui appartient pas plus qu'à tout autre gouvernement européen d'intervenir sans l'autorisation du souverain. S'il en était autrement, si la gêne, que la révolution éclatant dans un Etat quelconque cause aux autres puissances, était un motif suffisant pour celles-ci de s'y substituer au souverain, il n'y aurait plus de droit des gens et le monde moderne retomberait dans l'arbitraire des siècles les plus troublés de l'antiquité et du moyen âge.

L'Egypte ne s'est pas insurgée contre son souverain ; elle a rempli ses engagements envers tout le monde ; elle n'a pas touché aux propriétés des Européens ; elle n'a pas interrompu la circulation sur le canal de Suez. La rébellion a visé le khédive, vassal du Sultan, qui, loin d'autoriser l'Angleterre à l'étouffer, a revendiqué pour lui-même le droit de mettre les rebelles à la raison. Le ministère anglais n'a pas tenu compte de ces droits du souverain, et il a créé ainsi une situation absolument abnormale et illégale : il s'est substitué au khédive, à qui le firman d'investiture défend d'aliéner les pouvoirs qu'il tient du Sultan. Le gouvernement anglais fait acte d'autorité sur un territoire qui ne lui appartient pas. Il n'est pas en guerre avec la Turquie, et il fait des actes de guerre sur le sol ottoman : il n'est pas en guerre avec l'Egypte, et il se comporte en belligérant.

Si nous avons fait ressortir tout ce qu'il y a d'irrégulier dans cette situation, ce n'est pas pour le vain plaisir de critiquer une puissance que nous respectons et à laquelle nous n'avons jamais refusé nos vives sympathies. Ce qui nous importe, c'est de démontrer que le succès rapide des armes anglaises n'a pas amélioré la situation du gouvernement anglais sous le rapport diplomatique, et qu'il a par conséquent tout intérêt à sortir de cette impasse pour rentrer dans la voie régulière.

[*Le Mémorial Diplomatique*]

Les trains blindés.

Les Anglais, dans la campagne d'Egypte, ont inauguré un nouveau système d'attaque qui semble devoir jouer un rôle important dans les guerres à venir.

Ils se sont servis de trains blindés.

C'est là une innovation qui mérite l'attention.

Les Allemands ont été les premiers à comprendre toute l'importance des lignes télégraphiques en temps de guerre. Mais le général Wolseley, lui, vient d'inventer une artillerie pour les chemins de fer. Une pièce de siège est montée sur un wagon et flanquée de plaques métalliques pour protéger les servants. Le fourgon à projectiles suit. Puis viennent une série de wagons fermés et enfin la locomotive qui, dans un train blindé, se trouve à l'arrière.

Cette pièce de siège, par le fait de sa mise sur roues, se trouve transformée en pièce de campagne. Elle réduit au silence les pièces ennemies d'une portée beaucoup moindre. Par sa mobilité, par son va-et-vient incessant, elle met les batteries qui lui sont opposées dans l'impossibilité de rectifier leur tir. C'est là un résultat dont l'importance n'échappera point aux officiers d'artillerie.

Les batteries attelées sont obligées de rester stationnaires pendant le tir. Dès que les pointeurs ennemis ont trouvé la distance, ces batteries sont forcées de changer de place. Il faut joindre les prolonges et prendre une autre position. C'est là une perte de temps au plus fort de l'attaque. Ce grave inconvénient, qui est inséparable des batteries attelées, disparaît complètement en présence d'une batterie sur rails. Avec elle, point de temps perdu, point de suspension dans l'attaque, point de chevaux mis hors de combat.

Un fusil tire au vol, un canon ne peut tirer que sur un objet fixe. Or, une batterie sur rails est toujours en mouvement.

Le train blindé abrite un détachement d'infanterie pour soutenir l'attaque. Ce détachement est placé dans des fourgons fermés percés de meurtrières. Ces fourgons, qui sont de simples fourgons à bagages transformés, deviennent des casemates roulantes—les premières que l'on ait encore vues.—Des soldats, employés de chemin de fer, accompagnent le train qui porte des rails de rechange. Les rails enlevés par l'ennemi sont beaucoup plus faciles à remplacer qu'on ne croyait. L'expérience l'a bien prouvé à Kafr-Dawar. Toutes les nuits, la voie ferrée était endommagée par les soldats d'Arabi, et tous les jours la voie était réparée par les ajusteurs de rails au service du général Wood. Donc, chaque jour, le train blindé a pu harceler l'ennemi.

C'est le génie qui a fourni le mécanicien pour la locomotive du train blindé. Il était en uniforme. C'est le premier mécanicien militaire que l'on ait encore vu.

Mécaniciens et chauffeurs sont peut-être destinés un jour à être incorporés dans l'armée.

Cette artillerie de chemin de fer est donc une innovation. Nous avions déjà l'artillerie, montée, maintenant nous avons l'artillerie à vapeur.

Wolseley n'est que le complément de George Stephenson.

Le dernier est l'inventeur des chemins de fer pour les besoins du commerce et de l'industrie. Le premier est l'inventeur des chemins de fer pour les besoins de la guerre.

Les pièces de cette artillerie à vapeur sont d'un calibre au moins double de celui des pièces ordinaires de campagne. Les plus forts canons qu'on puisse faire traîner par six ou par huit chevaux resteront toujours inférieurs aux canons des trains blindés dont la portée est pour ainsi dire, illimitée. Car une batterie sur rails commande toute la ligne. Elle est maîtresse non seulement du terrain balayé par ses projectiles, mais encore du terrain à droite et à gauche de la voie ferrée sur une longueur indéfinie. Une batterie à vapeur qui sortirait de la gare de Nancy serait maîtresse de la ligne jusqu'à Avricourt sur la frontière d'Allemagne. L'on pourrait même dire que les pièces d'artillerie à vapeur ont une portée de cinq cents kilomètres

Comme éclaireurs, les trains blindés remplaceront peut-être la cavalerie. Une batterie à vapeur sera à l'avant-garde des grandes armées européennes et filera en avant à l'attaque des gares ennemies. Le comte de Waldersee fera fabriquer ces obus à Essen, et le général Billot commandera des lanciers à M. Henry Schneider, du Creusot.

Les chemins de fer joueront un rôle de plus en plus important dans la guerre entre les grandes puissances européennes, dont les territoires ne sont qu'un réseau inextricable de voies ferrées. Aussi serait-il peut être nécessaire de fortifier toutes les grandes lignes de chemin de fer.

La ligne de l'Est, en France, devrait être mise en état de défense et toutes ses gares, grandes ou petites, fortifiées. C'est un travail qui ne pourrait être fait qu'en temps de paix. Si la garre de Zegasig avait été fortifiée, le général Macphearson n'aurait jamais pu s'emparer, sans coup férir, de cinq trains remplis de troupes qui s'y trouvaient.

Si cette idée pratique et hardie venait à être adoptée, l'honneur en reviendra au général Garnet Wolseley, le pacificateur de l'Egypte.

Nouvelles Télégraphiques.

Le Caire, 8 octobre.—Le conseil des ministres a décidé d'annuler les décrets lancés sous l'intimidation du parti militaire, qui accordent une augmentation de solde et fixent une échelle anormale de pensions.

Riaz Pacha, ministre de l'intérieur, déclare qu'une tranquillité complète règne dans toute l'Egypte, et que la sécurité publique est assurée.

Le jugement des personnes accusées d'avoir commis des outrages à Tantah, et qui sont au nombre de 115, a commencé hier. Les notables de Tantah ont demandé l'ajournement du départ des troupes anglaises.

Londres, 8 octobre—Le mystère égyptien reste absolument impénétrable. Les ministres n'ont pas rompu le silence et les journaux déclarent ne rien savoir sur la politique probable de reconstruction. Les quelques mots que M. Gladstone a prononcés mardi sur l'Egypte étaient de pures généralités. Un ministre on deux ont paru en ville, mais il n'a pas été tenu de conseil de cabinet. Les communications avec les puissances étrangères sont menées personnellement par les ministres. Les récents messages amicaux de M. de Bismark ont excité la jalousie des Français. Un échange de vues a eu lieu cette semaine entre lord Granville et M. Tissot. On n'en connaît pas le résultat, mais il est probable que le ministère français cherche à obtenir une sorte de compensation pour l'abolition inévitable du contrôle mixte.

Une pension annuelle de $10,000 ou une somme de $250,000 a été offerte à sir Garnet Wolseley et à sir Beauchamp Seymour, qui ont choisi la somme. Il paraît que sir Garnet a accepté la pairie, on ignore sous quel titre, mais l'amiral a refusé.

Une grande indignation a été causée par les plaintes des soldats blessés qui continuent d'arriver dans les transports à Portsmouth et à Southampton. Rien de pire que le traitement qu'ils ont enduré ne saurait être imaginé. Des soldats mourant en route par suite de négligence, avec des blessures non pansées depuis Ismallia jusqu'à l'Angleterre, des lits couverts de vermine, le défaut de soins, nourriture mauvaise et en très petite quantité, tout cela ne fait pas honneur à un pays qui a en dix guerres sur les bras dans presque autant d'années.

Le Havre, 8 octobre.—M. Tommaso Salvini, le tragédien italien, s'est embarqué hier pour New York à bord du steamer de la Compagnie transatlantique *Amérique*.

Paris, 8 octobre—M. Isidore Dreyfus, le grand banquier de Paris, avait fait insérer l'autre jour dans les journaux une annonce dans laquelle il déclarait qu'il ne paierait plus de dettes contractées par son plus jeune fils, Maxime. Celui-ci, qui paraît être un bon vivant, insouciant et prodigue, a fait paraître au Gaulois un paragraphe disant qu'il était sans ressources et recevrait avec plaisir les plus petits dons, pécuniaires ou autres, que le public voudrait bien lui envoyer. Son frère aîné, M. Gaston Dreyfus, a mal pris la chose. Ayant rencontré à la Bourse M. Arthur Meyer, directeur du Gaulois, il a eu des gros mots avec lui, et bien que celui ci lui ait expliqué que c'était une annonce dont il n'était pas responsable et qu'il n'avait nullement l'intention de blesser les sentiments de la famille Dreyfus, il l'a frappé au visage. Mercredi matin, MM. Dreyfus et Meyer se sont battus à l'épée au Bois de Boulogne.

Après la première passe, il est devenu évident que le jeune banquier était le meilleur tireur. M. Mayer a eu la joue droite percée jusqu'à l'os ; il a néanmoins continué de presser vaillamment son adversaire jusqu'à ce qu'il l'eut blessé à la main. Cette blessure et la faiblesse causée par la perte du sang ont mis fin au duel. Cette affaire a produit un grand émoi à la Bourse, et il est probable que M. Mayer, dès qu'il sera rétabli, devra se battre de nouveau avec un agent de change, ami de la famille Dreyfus.

Madrid, 8 octobre—L'*Iberia* dément formellement les rumeurs de changements imminents dans le ministère. Les journaux ministériels admettent qu'à un récent conseil de cabinet les ministres ont déclaré à M. Sagasta, président du conseil, qu'ils étaient prêts à donner leur démission s'il croyait une modification du cabinet désirable, mais qu'il pouvait compter sur leur appui s'il survenait une crise dans les circonstances actuelles.

Vienne, 8 octobre—Le nommé Overdank, qui a été récemment arrêté pendant qu'il fabriquait des bombes, a été mené devant une cour martiale et accusé de désertion de l'armée et de haute trahison.

Lu sur les vitres d'un boulanger :
Pain de Londres, de Vienne..... et non de grain.

Décédé, le 9 octobre 1882, à sa résidence, paroisse Lafourche, FRANCISCO DE P. PABRA, à l'âge de 78 ans 7 mois et 5 jours.

On demande
UN JARDINIER pour aller de l'autre côté du lac.
S'adresser à H. MONTREUIL,
13 oct—1 f 17, rue Bourbon.

CONSULAT DE FRANCE
— A LA —
NOUVELLE-ORLEANS.

Avis Officiel.

Le Président de la République Française, sur la proposition du Président du Conseil, Ministre des Affaires Etrangères, DÉCRÈTE :—M. le Vicomte PAUL D'ABZAC, Consul de 1ère classe, est promu au grade de Consul Général, et reste chargé, en cette qualité, du Consulat de France à la Nouvelle-Orléans.

Fait à Mont-sous-Vaudray, le 23 septembre 1882.
Signé : JULES GRÉVY—contresigné : E. DUCLERC.
Pour copie conforme,
Le Consul Général, chargé du Consulat,
VICOMTE PAUL D'ABZAC.
12 oct—2f

Avis.
LA mort de notre ancien associé E. SULLIVAN n'occasionnera aucune interruption dans nos affaires qui continueront comme par le passé dans notre ancien établissement, 97 rue de Camp.
SULLIVAN & BULGER.
12 oct—3f

A vendre.
UNE CHAMBRE "MALLARD, EN PALISSANDRE."
S'adresser au No 209 rue des Remparts, entre Dumaine et St-Philippe. 11 oct—7f

A Louer,
LA belle et agréable maison de résidence à étages, fraîchement peinte, située rue de l'Esplanade, coin Miro, ayant toutes les commodités désirables, écurie, etc.
S'adresser chez LAFITTE & DUFILHO,
11 oct—7f 19 rue St. Louis.

C. CAVAROC & SON
ONT TRANSFÉRÉ, temporairement, leurs bureau et magasin, du No 38 rue Decatur au No 37 même rue, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre possession de leur nouveau local, No 37 rue Carondelet, près du "Cotton Exchange".
7 oct—8f

Mme LEONIE GEORGE,
Modiste en Robes,
Ex-première de MARIA FERRY et ex-garnisseuse de D. H. HOLMES,
293.....Rue Royale.....293
Entre Dumaine et St-Philippe.
7oct—15f

CHANGEMENT DE LOCAL.
Nlle-Orléans, le 1er octobre 1882.
La Compagnie d'Assurance Hope, de la Nouvelle-Orléans, a transporté ses bureaux au No 128 de la rue Gravier, entre Carondelet et Baronne, en face de la Bourse du Coton.
LOUIS BARNETT,
1er oct—1m PF Secrétaire

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste.
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

PITTSBURG
CHARBON. CHARBON.
45
Sous le barll livré à domicile.
DESFORGES,
MONTAGNET & Cie,
Rues Gravier et Carondelet.
6août—4m p p

OUVERTURE
—DE—
L'ancien établissement du
Sazerac House
12 et 14 rue Royale
—ET—
11 et 13 Passage de la Bourse.
10 oct—7f

Changement de domicile.
LE Dr CASTELLANOS a l'honneur d'annoncer à ses clients et au public en général qu'il a transféré son domicile au No 135 rue Julie, entre St. Charles et Carondelet.
Consultations comme par le passé, de 9 à 10 h. A. M., au coin des rues Remparts et Dumaine, et de 2 à 4 P. M., au coin des rues Clermonte et Baronne, (Hôtelses de la compagnie du Gaz.